

l'avant 4 ans
quand on l'a re-
tiré de sa famille.
Il n'a jamais com-
pris pourquoi et
on ne lui a que
très peu expli-
qué. On lui a par-
lé de parents mé-
chants. De parents
qui ne savaient
pas s'occuper de
lui. Il se souvient
de quelques vi-
sites très espacées
quand il était au
monne des Écu-
reuil. C'était pas
trop loin du village
ou ses parents ha-

Étincelles

fracture(s)

Marc Chambeau

De vies particulièrement rudes, naissent parfois des étincelles. L'artiste balayeur, c'est une histoire qui commence quand le héros est encore un gamin. Et c'est déjà très compliqué. Ce sera comme ça jusqu'au bout. Et même au-delà. Et pourtant, il y aura des tapes dans le dos. Il y aura des sourires. Le squat aussi, ça peut être dur. Ludo y découvrira une solidarité tatouée. Et les travailleurs sociaux des solutions alternatives quand ils conduiront Ludo au squat. Dans le couloir sous-voies, on en croise des vies en errance. Même la solidarité y est encadrée. Pas impossible, même si le train devait être à l'heure..

L'artiste balayeur

Il avait 4 ans quand on l'a retiré de sa famille. Il n'a jamais compris pourquoi et on ne lui a que très peu expliqué. On lui a parlé de parents méchants. De parents qui ne savaient pas s'occuper de lui. Il se souvient de quelques visites très espacées quand il était au home des Ecoreuils. C'était pas trop loin du village où ses parents habitaient et ils pouvaient trouver les moyens pour faire les déplacements et venir rendre visite au gamin. De ces quelques visites, il a plutôt un bon souvenir; même si c'est très vague. Il se souvient du père qui lui serrait la main. Il se souvient qu'il avait des larmes au bord des yeux, son papa. Il se souvient de sa maman. Qui le prenait dans ses bras. Qui lui caressait les cheveux. Il se souvient qu'ils apportaient une tarte ou de petits gâteaux et qu'ils les mangeaient ensemble. Parfois avec une sœur qui les accompagnait. Il n'a aucun souvenir d'une quelconque méchanceté.

Mais très vite, il a changé de home et s'est retrouvé à Sint Jans. Ce qui l'a éloigné de sa famille. Définitivement. Parce qu'il ne se souvient pas les avoir revus. Des années plus tard, il est allé lire son dossier à l'administration de la protection de la jeunesse. C'est ce dossier qui lui a expliqué le basculement. D'enfant sans histoires, il est devenu le sale gosse, la mauvaise herbe. Sans circonstances atténuantes. Les rapports étaient sans pitié.

Ses souvenirs à lui sont plus contrastés. Il se souvient de bêtises collectives. De chambards la nuit, de vols de pommes ou de biscuits, de mauvais résultats scolaires, de bagarres entre copains, de l'un ou l'autre souffre-douleurs à qui on en faisait sans doute voir de toutes les couleurs... Il se souvient des punitions qui s'en suivaient. La règle. Les coups sur les doigts. Ou sous les genoux quand on les mettait au coin. La marche forcée dans la cour. Toute la journée. Et parfois plusieurs jours de suite. Le pain sec et l'eau. Parfois un jour, parfois plusieurs. L'enfermement dans la cave humide avec juste une paille pour se coucher dans le froid et au milieu des cafards et des rats. Toutes. Il les a toutes faites. Ça a été terrible. Une souffrance indescriptible certaines fois. Mais il n'en garde pas un souvenir si dramatique que cela. Les punitions étaient justifiées. Leur proportionnalité pas du tout. Mais comme elles étaient le plus souvent collectives, elles en devenaient un rien plus supportables.

Il se souvient aussi de Monsieur Vos, un prof qui les faisait dessiner ou peindre. Il avait adoré. Et il ne l'oubliera jamais ce bonhomme. Monsieur Vos leur

proposait un travail. Dessiner une nature morte, une statue, un arbre du parc, ... Mais lui n'en faisait qu'à sa tête. Il n'avait pas envie de s'enfermer dans ces modèles qui lui étaient proposés. Et Monsieur Vos venait voir son travail. Sans faire de reproche. Mieux même. Il s'intéressait et arrivait à proposer ses conseils sans que cela n'apparaisse comme des obligations. Le gamin vivait ces moments créatifs comme des moments de liberté intenses. C'était avec évidence les plus beaux moments de sa journée. Ses œuvres inquiétaient cependant beaucoup les autres adultes qui les voyaient d'un mauvais œil. Monsieur Vos n'est pas resté très longtemps. Un jour, les enfants ne l'ont plus vu. On n'a jamais expliqué pourquoi il n'était plus là... Certains ont raconté que c'était parce que les enfants l'aimaient bien ou parce qu'ils faisaient faire des choses inutiles. Il a été remplacé par une dame dont il a oublié le nom. Vaut mieux. La première chose qu'elle a fait en arrivant, c'est de brûler tous les travaux que les enfants avaient réalisé avec son prédécesseur. Ça a été une énorme violence pour lui. Et puis elle a organisé ses leçons à sa façon. Une façon bien différente de celle de Monsieur Vos. Il n'aimait pas ce qu'elle leur faisait faire. Il le refusait d'ailleurs. Ce qui a augmenté son nombre de jours au cachot. Ce qui n'a rien changé. Il a continué à boycotter. Et pendant les cours de dessins on le faisait plutôt marcher dans la cour. Le temps du cours du dessin, qu'on multipliait par quatre ou cinq. Ça n'avait aucun effet.

Les éducateurs croyaient avoir au moins réussi à le couper de sa créativité diabolique. Ils se trompaient bien. Il s'arrangeait pour voler l'une ou l'autre feuille de papier, un peu d'encre ou un crayon pour dessiner. Pour colorier, il récoltait ce que lui proposait la nature, trouvait des morceaux de charbon ou de bois brûlé, allait voler des fleurs dans les parterres, des groseilles ou des cerises au potager ou dans le verger ou récupérait les carottes, les petits pois ou la confiture des repas. Et quand il trouvait un peu de temps, il s'isolait pour créer. Ce qui donnait parfois des résultats surprenants. Il cachait ses réalisations dans une boîte qu'il plaçait ensuite dans le soupirail d'une cabane au fond du potager. Il a réussi à passer inaperçu quelques mois. Mais un jour, il n'a pas retrouvé sa boîte. Il a piqué une colère dont beaucoup se souviennent. La punition a été terrible, mais ça n'a, à nouveau, rien changé. Il a été le souffre-douleur des éducateurs pendant quelques mois, mais il leur en faisait voir autant en retour. Et il a été envoyé en maison de correction.

L'ordre y était militaire. Pas moyen de faire un pas de côté sans subir ensuite une punition exemplaire. Il s'était fondu dans cette discipline. Pas qu'elle

lui convienne vraiment, mais elle était claire et la même pour tous. Pas de favoris et pas d'enfants particulièrement ciblés. Il y passa près de cinq années. Recevant une formation à différents métiers manuels et pratiquant beaucoup d'activités dans la nature qui fortifièrent son corps. Le jour de sa majorité, il quittait l'établissement et se retrouvait dans une équipe de jardiniers chez un bourgeois de la région.

Il vécut quelques mois avec ces autres jardiniers. Mais il avait besoin d'indépendance et le fils de son patron lui a trouvé un tout petit appartement dans les greniers d'une grande bâtisse. Il parcourait à pied les 6 kilomètres qui le séparaient de son lieu de travail. Tôt le matin et tard le soir. Mais ça lui convenait et il ne se plaignait pas. Peu de temps pour avoir d'autres activités. Il ne savait d'ailleurs pas ce qu'il aurait pu faire pour se divertir. C'est en se promenant au marché matinal un dimanche qu'il a remarqué un peintre qui y avait posé son chevalet. Il n'aimait pas particulièrement ce que cet homme dessinait, mais ça lui avait donné l'envie de recommencer. Il s'était lié d'amitié avec le peintre du dimanche au marché. Qui lui avait prêté des pinceaux qu'il n'utilisait plus et lui avait glissé l'un ou l'autre filon pour trouver du matériel à bon prix. Comme il n'avait pas oublié ses petits trucs naturels pour colorer ses pages blanches, il était paré à peu de prix, les fruits, légumes et fleurs jetés à la fin du marché lui étant bien utiles pour confectionner certaines couleurs. Comme il n'avait pas grand-chose à faire de ces dimanches il a beaucoup trainé sur le marché. Il aimait le contact et avait une certaine truculence qui amusait la plupart des gens. Pas tous. Et ceux que ça n'amusait pas essayaient plutôt de l'éviter, ce dont il ne se formalisait pas vraiment, même s'il ne se gênait pas pour remettre ces gens à leur place. Ce qui avait le don d'amuser plus encore la galerie qui lui était acquise et ce qui lui a rapidement valu de nombreuses connaissances qui l'accueillaient avec un certain plaisir auprès de leur échoppe quand ils étaient maraichers ou pour une petite conversation éventuellement autour d'un petit verre quand ils étaient les maris des clientes qui préféraient laisser les achats à leurs dames, profitant ainsi du temps disponible pour se détendre.

C'est alors qu'il partageait un godet et parlait peinture avec un de ces maris que celui-ci lui a conseillé de se rendre à la maison de quartier la Bicoque pas très loin de chez lui, qui organisait des ateliers ouverts à tous. Il a hésité longtemps, mais un soir de liberté où il s'ennuyait, il s'est décidé à pousser la porte. Il a aimé de suite. Monsieur Vos d'il y a bien longtemps était un ou

deux crans au-dessus, mais l'équipe d'animation était bien sympathique, laissait beaucoup de liberté à la créativité et les autres participants étaient bien agréables et admiraient son travail. C'est ce qui lui plaisait le plus. Être admiré et reconnu! Il jardinait la journée et dessinait et peignait quand il avait un moment de libre. Mais de moins en moins chez lui. Il préférait la compagnie pour créer. Son franc-parler et son attitude pittoresque lui attirait la sympathie... Même s'il lui arrivait de fatiguer l'un ou l'autre qui aurait préféré davantage de calme. Mais l'équipe de la maison de quartier arrivait à assurer une ambiance qui restait conviviale.

Il commençait aussi à se trouver un style. Ça restait très abstrait et très ésotérique puisqu'il semblait être le seul à comprendre ce qu'il dessinait. Mais la créativité assez délirante restait cohérente et esthétiquement de plus en plus aboutie. Autrement dit, on ne savait pas ce qu'il dessinait, mais c'était interpellant et visuellement très attirant. On y voyait parfois des tuyaux enchevêtrés, d'autres fois des totems dressés les uns à côté des autres. On pouvait également imaginer des bâtiments empilés, des bateaux aux formes bizarres et défiant la flottaison, des robots mécaniques aux bras tout autant articulés que désarticulés. Mais un autre observateur pouvait voir autre chose. Quelle que soit l'observation énoncée, elle se heurtait de toute façon à la dénégation de l'artiste qui restait évasif sur la signification de ses dessins. Parmi les animateurs, l'un était plus artiste que les autres. Son truc à lui c'était davantage la musique, mais il avait dans son réseau quelques amis qui s'y connaissaient en arts picturaux. Il les a invités à venir voir son travail. Les impressions étaient très favorables. Il appréciait les louanges. Moins les critiques et certainement pas les conseils. Laisant parfois ces interlocuteurs interloqués.

Mais quand on lui a proposé d'exposer ses œuvres lui faisant miroiter que beaucoup de monde pourrait venir les admirer, il avait accepté. La gloire s'ouvrait à lui.

C'est même dans une galerie parisienne spécialisée dans l'art brut qu'on lui a proposé d'exposer. La Bicoque, soutenue par l'un ou l'autre artiste du réseau, l'a aidé à préparer l'exposition. Le budget nécessaire pour l'encadrement, pour la publicité, pour le voyage et l'hébergement quelques jours dans la capitale française d'une part, le choix des œuvres et les encadrements d'autre part. S'il s'est désintéressé complètement du budget qu'il fallait réunir, il n'a cependant rien laissé passer quant à la façon dont ses peintures et dessins allaient être

présentés. La luxuriance de ses œuvres nécessitait selon les spécialistes des cadres sobres. Lui voulait des moulages et des dorures. Alors qu'il fallait choisir 40 œuvres, lui choisissait celles qu'il trouvait les plus belles. Les autres tentaient de construire une certaine cohérence. Le consensus ne fut pas facile à atteindre. Des engueulades mémorables ont raisonné dans la maison de quartier peu habituée à de tels débordements verbaux. Pour l'accord sur le choix des œuvres, ça n'a finalement pas été si difficile, puisqu'il les trouvait toutes belles. Et il a accepté d'entendre les arguments des spécialistes qui insistaient, pour le convaincre, sur la qualité de chacune d'entre elles. Il a par contre fallu lâcher sur les encadrements. Certaines peintures ont bien été entourées de cadres dorés et enluminés. Au grand désappointement des artistes plus confirmés. Mais il a bien fallu reconnaître que ces encadrements dorés donnaient une autre dimension aux dessins. Ce n'était pas nécessairement mieux, mais ça donnait un je ne sais quoi que les plus réticents ont bien dû reconnaître. Même si pour eux la sobriété aurait été l'idéal.

L'exposition durait 15 jours. Lui devait être présent la première semaine. Il s'est emmerdé. D'abord parce qu'il y avait eu beaucoup moins de monde que ce qu'on avait voulu lui faire croire ou qu'il l'avait espéré. Et puis, les gens qui venaient voir son travail lui parlaient avec un tas de mots qu'il ne comprenait pas. Les animateurs qui l'avaient accompagné et la propriétaire de la galerie devaient développer des trésors d'inventivité pour le calmer et éviter que cette truculence qui le caractérisait n'agresse ces visiteurs. 6 toiles furent vendues. Deux pour un musée d'art brut, une pour la galeriste et trois pour des visiteurs. Cela lui a fait un peu d'argent, mais il s'en est désintéressé. Complètement. Son discours était très clair. On ne l'y reprendrait plus. La qualité de son travail méritait mieux que cela. Et il ne comprenait pas pourquoi plus de gens n'étaient pas venus alors qu'il méritait tant la célébrité. Il ne comprenait d'ailleurs pas que tant d'œuvres restaient à vendre.

Il est rentré chez lui et a décidé de changer de vie. Il a quitté son boulot de jardiner et a été engagé comme balayeur dans sa commune. Il a aussi décidé d'arrêter le dessin et la peinture. Il a fallu toute la persuasion de l'un ou l'autre ami pour éviter qu'il ne bazarde tout le travail de ces quelques années aux poubelles. Il avait reçu une armoire de la Bicoque pour pouvoir tout stocker chez lui! À la maison de quartier, il ne s'y rendait plus que pour partager le repas du mercredi soir et du samedi midi. Et lui parler d'une reprise de son travail artistique équivalait à déclencher un torrent d'injures que le capitaine

Haddock, lui-même n'aurait pas reniées! Par ailleurs, faute de participants motivés, l'atelier peinture et dessins avait périclité avant d'être remplacé par d'autres ateliers plus fréquentés.

Son temps libre, il le passait maintenant à courir. Il s'entraînait pour participer aux cross, aux 20 km ou aux marathons qui se passaient aux alentours de chez lui, n'hésitant pas à parcourir des centaines de kilomètres en train et bus pour s'y rendre. Il a très rapidement été reconnu dans le milieu. D'abord parce qu'il se débrouillait plutôt bien et que la tignasse bien peignée et la longue barbe qu'il avait laissé pousser ne lui permettaient pas de passer inaperçu. Tel n'était pas son but d'ailleurs. Bien au contraire. Son originalité faisait le reste. Sa vantardise, ses colères, ses engueulades avec des concurrents et malgré tout, la sympathie qu'il arrivait, Dieu sait comment, à préserver, l'ont rendu célèbre. Il avait atteint son but. Les médailles et les coupes qu'il ramenait le convainquaient davantage qu'il avait réussi.

Cela avait duré. Des années. Il avait accumulé les médailles et les coupes qu'il venait fièrement montrer à la Bicoque avant de les ranger soigneusement chez lui. Il avait d'ailleurs décidé de choisir ses courses en fonction des trophées potentiels qu'il pourrait ramener! Les repas des mercredis et samedis à la Bicoque restaient fréquentés et il en était une des attractions. Parfois l'élément répulsif aussi d'ailleurs. Parce que si ses clowneries amusaient la plupart, d'autres auraient préféré un moment calme... Gérer ses humeurs particulières restait une gageure, le plus souvent bien assumée... mais pas nécessairement à chaque fois. Au fil des années, il était un peu devenu la mascotte...

Un jour Jacqueline est venue à la maison de quartier pour proposer un nouvel atelier peinture. Il y avait justement une pièce qui venait de se libérer et qu'il était possible de réinvestir en atelier. L'activité a rapidement eu son petit succès, Jacqueline étant particulièrement pédagogique pour mobiliser les hésitants. Lui, regardait ça de loin. On l'entendait marmonner dans sa barbe. Les premières approches furent inutiles. Jacqueline fut brutalement rembarrée. Elle n'avait pas insisté. D'autant plus quand elle a appris le rapport qu'il avait entretenu à la peinture quelques années auparavant. Elle avait compris qu'il lui faudrait être stratégique. Et la meilleure stratégie qu'elle a pu imaginer, c'était de prendre son temps et de lui laisser du temps. C'est ainsi qu'il s'est laissé doucement réapprivoiser. Il est venu s'asseoir à l'atelier avec un pote aussi grognon que lui. Il a marmonné quelques fois dans sa barbe. Puis un jour, il s'est levé et regardant

le travail des autres, il a prétendu qu'il pouvait mieux faire. L'animatrice l'a gentiment remis à sa place, expliquant que chacun faisait au mieux et que l'atelier n'était pas le lieu pour la critique des autres, mais que par contre, s'il voulait... Il s'est énervé et a quitté le lieu. On ne l'a plus vu pendant quelques séances. Puis il est réapparu et sans dire un mot, il a pris une grande feuille blanche et une boîte de peinture à l'eau. Et il a dessiné. Avec exactement le même style et la même dextérité qu'il avait, il y a près de quinze ans de cela. Il a laissé son dessin sur la table et a quitté la pièce avant la fin de l'atelier. Jacqueline a admiré le travail. Elle a rangé le dessin. Même scénario la semaine suivante. Une autre œuvre. Réalisée sur les deux heures du temps de l'atelier et parfaitement parachevée. Il n'avait rien perdu de son talent, de son intelligence des formes et des couleurs. Ça restait peu compréhensible, mais beau et cohérent dans sa folie créative.

Et comme si de rien n'était, il est reparti dans ses créations. La journée, il balayait. Certains soirs, il venait à l'atelier et il inventait. Et le week-end il courait. Ses peintures étaient tellement hors de la réalité qu'il a voulu convaincre qu'il savait dessiner cette réalité. Il s'attacha alors à réaliser quelques peintures plus réalistes. Des visages, des arbres, quelques animaux. Manifestement il avait la technique. Mais quand il s'est rendu compte qu'il avait convaincu, il est retourné à son style et à son imagination. Et il a créé, créé. Dans cet atelier collectif géré par une animatrice qui avait su le prendre, il a semblé enfin y retrouver un vrai plaisir: Celui qui l'avait quitté depuis qu'il avait rêvé d'être célèbre grâce à sa peinture. Celui qu'il avait espéré avec son expo parisienne. Il osait maintenant la créativité sans prétention autre que de créer. Et ça lui allait bien. À l'atelier, les colères et les moments ronchons restaient présents. Mais moins. Et adoucis le plus souvent.

C'était un matin à la fin de l'automne. Il râlait parce que des gens avaient laissé trainer des poubelles dans la rigole ce qui l'empêchait de la nettoyer comme il l'aurait fallu. Il faisait des grands gestes avec son balai. Ces gestes que les habitants du quartier connaissaient bien, depuis le temps qu'ils le croisaient sur les trottoirs qu'il entretenait. Et tout à coup. Il a piqué du nez. Dans les poubelles. Et il ne s'est pas relevé. Ne s'est plus relevé. Il était mort.

La nouvelle a atterré la Bicoque. Nombreux de ses membres se sont retrouvés à l'enterrement. Un animateur a téléphoné quelques jours plus tard à son frère. Le seul qu'il ait et qu'il voyait peu. Ils n'avaient pas eu une enfance commune

et ne s'étaient retrouvés que par hasard, des années plus tard, trouvant peu d'occasion de sympathiser. Encore moins de fraterniser. L'animateur a expliqué qu'ils étaient prêts à donner un coup de main, et notamment à l'aider dans la conservation des œuvres de son frère. S'il le souhaitait bien sûr.

Mais c'était trop tard. Le frère avait tout benné. À la déchetterie.

Ludo au squat

Il est 16h30 à l'AMO. Noa commence à ranger ses affaires. La semaine a été bien remplie, entre accompagnements un peu compliqués et réunions diverses. Même si c'est compliqué, il adore son taf avec les jeunes et leurs familles. C'est parfois moins passionnant avec les collègues de l'AMO ou d'autres du réseau autour. Mais bon, même moins passionnant, c'est parfois utile quand même. N'empêche, il est content de sentir le week-end qui pointe le bout de son nez. Il en a prévu des choses! Ça va lui faire du bien de décompresser. Et de passer un peu de temps avec Babeth, son amoureuse, qui admire son engagement, mais aimerait aussi le voir un peu plus.

Un regard par la fenêtre. Pfff! un gamin qu'il ne connaît pas est devant la porte. Il ne va quand même pas venir l'emmerder un vendredi en fin de journée. Il va le remballer fissa à la permanence du lundi.

Evidemment que c'est impossible d'attendre la semaine prochaine. Le gamin s'appelle Ludo. Il ne sait pas où dormir ce soir. Noa prend le téléphone et fait le tour des assocs de son répertoire. Il connaît déjà certaines réponses, mais il essaie quand même. On peut pas laisser un môme comme Ludo passer un week-end à la rue. «Y a plus de places, on prend pas les mineurs, vous devriez essayer à...». C'est la veille d'un week-end, le jour où il y a le plus de demandes mais où, malgré la bonne volonté des collègues à l'autre bout du fil, aucune solution ne se dégage.

Il regarde Ludo, assez désespéré. Qu'est-ce qu'on fait? Retour à la rue et dans le froid pour le gamin? Un oiseau pour le chat, livré à lui-même et à d'autres pas recommandables? Inimaginable pour le travailleur social. mais il a beau retourner son carnet d'adresses dans tous les sens, impossible de trouver une solution.

Le ramener chez lui, lui traverse l'esprit. Mais il n'a pas l'ambition de devenir Mère Teresa. Et il sait que s'il le fait encore une fois, il aura mis le pied pour de bon dans l'engrenage. Parce que ça lui est déjà arrivé. Melody qu'elle avait dit s'appeler. Et à l'AMO ils n'avaient pas trouvé de solution. Et de regarder ce bout d'chou avec ses grands yeux noirs qui lui mangeaient le visage ça l'avait fait fondre. Babeth avait fondu aussi. Du moins quand il avait débarqué avec la gamine. Ça avait chamboulé leur week-end et ils avaient annulé leur sortie

concert du samedi pour rester avec elle. Babeth ne lui en avait pas voulu. C'était important l'accueil de la jeune ado. Mais elle avait bien fait comprendre qu'il ne fallait pas en faire une habitude. Il était tout à fait d'accord.

Le carnet d'adresses vole à travers la pièce. Inutile qu'il est. Il ne reste qu'Aïcha au bureau. Mais justement c'est Aïcha. L'espoir renaît. Un peu. Il crie dans la cage d'escalier, elle crie en réponse et il entend son galop sur les marches en bois.

Aïcha, c'est la spécialiste du hors-piste, l'experte des propositions a priori foireuses mais qui tiennent la route. Qui insupporte les collègues autant qu'ils l'admirent. Parce qu'elle mord quand elle le décide. Parce qu'elle pousse les murs. Parce qu'elle ouvre des portes et des fenêtres là où d'autres n'avaient vu que des briques. Parce qu'elle s'est déjà engueulée avec tout le monde, mais que tout le monde reconnaît que si elle décide d'aller jusqu'au bout, c'est parce que c'est parmi les seules possibilités pour rester professionnel debout. Et tant pis si les autres trouvent que c'est trop radical. Elle assume avec le sourire.

Noa est fan d'Aïcha. Et Aïcha sait qu'elle a besoin de Noa. Noa rêve d'oser comme elle ose. Il voudrait être aussi inventif qu'elle, avoir son bagout, ses arguments. Aïcha sait que s'il n'y avait pas Noa et sa raison, elle se serait déjà fracassée contre les murs normatifs qu'on lui impose. Noa la freine jusque ce qu'il faut et quand il faut, puis lâche la bride pour la rattraper à nouveau si nécessaire. Ça a valu bien des engueulades homériques, mais qui se sont toujours terminées à l'Estaminet au coin de la rue de l'AMO où ils éclusaient quelques godets avant de rentrer chacun chez eux, comme ils le pouvaient. Mais amis comme jamais. Et prêts pour la prochaine histoire abracadabrantesque qui va leur tomber sur la gueule au boulot.

Aïcha zone régulièrement avec des gens qui vivent dans un squat. Et qui le gèrent. Au top qu'ils le gèrent. Malgré les tentatives de plus en plus insistantes du proprio et de la police pour les déloger. Une vie communautaire, un esprit de solidarité entre les habitants et parfois, si c'est possible, au-delà. Elle a une fois emmené son collègue et Babet pour partager un spagh. Une bien belle soirée.

Peut-être qu'ils auraient une place pour Ludo? Noa se rend bien compte qu'il joue hors des cases. Que la réalité institutionnelle, ce n'est pas ça. En tout

cas, ce n'est pas comme ça qu'on la dessine généralement. Y a que quelques professionnels marginaux qui font le choix d'emprunter ces chemins de traverse. Et si ça devait se passer mal, ils deviennent déjà que ça leur retombera sur la gueule à Aïcha et lui. Et que les collègues qui préfèrent fermer les yeux sur leurs frasques resteraient probablement silencieux. Peut-être même que certains diraient qu'ils avaient prévenu. Et de toute façon, quand ils aborderont le sujet à la réunion de mercredi, ils savent déjà que la solution borderline proposée à Ludo ne plaira pas à tout le monde ! Aïcha, elle s'en fout! Elle trace.

Bingo! En 3 minutes, c'est arrangé. Ils trouvent toujours des solutions ces mecs. Ludo passera le week-end dans une toute petite chambre dont le propriétaire est parti rejoindre sa sœur trois semaines à Barcelone. Le temps pour le gamin de se poser et de voir venir. Idem pour Aïcha et Noa qui sont tranquilles jusqu'à lundi.

Ludo est soulagé de savoir qu'on a trouvé une solution pour lui. Il reste inquiet face à l'inconnu qui l'attend. Mais Noa et Aïcha savent être rassurants. Noa prend le gamin à l'arrière de son scooter. Ça lui plaît au gamin de filer entre les voitures à travers la ville. Noa l'entend rire et pousser de petits cris. Ils arrivent au squat où une omelette au lard l'attend. Et de bons sourires de grands gaillards tatoués qui ont décidés de bien s'occuper de lui.

Il sera près de 21h quand Noa pourra lui aussi s'asseoir, en face de son amoureuse, pour casser la graine avec elle. De toute façon, y avait rien de bien à la télé!

Le couloir sous-voies

Il poireautait dans le couloir sous-voies. Il restait moins d'un quart d'heure à attendre. Un gars s'est approché de lui. Le look de quelqu'un qui doit dormir à la rue. Pas un clodo, mais un gars qui n'a pas les moyens d'un logement. Il ne parle que quelques mots en français. «Moi pas argent de toi. Moi manger. Seulement manger».

Pas de monnaie dans les poches. Juste un billet dans le portefeuille. Pas envie de donner ce billet. Quand il donne, il ne donne pas autant. Il le dit au gars qu'il n'a pas d'argent.

«Moi, manger» qu'il dit l'autre. «Venir avec moi magasin». Le temps s'écoule. Pas trop de temps pour aller jusque-là. Le gars a l'air convainquant. Et suppliant. Et puis, il demande qu'à bouffer:

Il décide de l'accompagner jusqu'au commerce à 100m de là. Dans la gare. Le gars n'arrête pas de le remercier. Des sanglots dans la voix. Il ne peut s'empêcher de penser qu'il joue un peu la comédie. Mais ça peut être une stratégie pour attendrir. Pour qu'il se montre généreux. Pas nécessairement pour le rouler:

Ils arrivent au magasin. Un vigile à l'entrée. Qui ne laisse pas pénétrer le gars. Et qui dit à celui qui l'accompagne:

- il ne peut pas entrer. Il faut vous méfier, Monsieur.

Ils s'éloignent du portique d'entrée. Le vigile les accompagne.

- Il faut vous méfier Monsieur. On ne sait jamais.

- Moi, manger qu'il dit l'autre. Viens. Magasin

- Mais vous ne pouvez pas rentrer Monsieur. Il ne veut pas

- Moi manger! qu'il insiste.

- Vous voulez manger quoi?

L'autre réfléchit deux secondes:

- Patates qu'il dit. Et poulet.

- Ok qu'il dit le mec.

Et il rentre dans le magasin tout en regardant l'heure. Vraiment plus beaucoup de temps. Et il a pas trop envie de rater son train. Ça la foutrait mal avec les correspondances. Il parcourt les rayons. Une fois, deux fois. À la recherche de poulet. Dans son bled, il y a un gars qui fait la manche devant une grande surface. De temps en temps il lui achète aussi un poulet. Mais y a pas de poulet cuit dans la petite surface. Il trouve bien des patates cuites, mais elles sont chères et y en a pas beaucoup. Ça va pas trop le nourrir l'autre. Et un jobiste du magasin lui dit qu'il n'y a pas de poulet cuit.

Tant pis. Il oublie la commande et décide de s'orienter vers autre chose. Un fromton à -30% mais bien épais. De toute façon, c'est pour consommer tout de suite. Puis un pain emballé dans du plastique. Pas le meilleur. Mais le plastique, ça garde plus facilement s'il décide de ne pas tout manger d'un coup.

Il file à la caisse. Le vigile est là qui prend une commande auprès des 3 caissiers. Ils carburent au red bull tous les quatre. Le vigile voit le mec. Il regarde le pain et le fromage. Il lui fait un sourire. Vite, il paie. Retrouve le gars qui s'impatiente un peu. L'homme regarde le fromage et le pain. Une déception dans les yeux. Il aurait préféré les patates et le poulet. Mais il prend quand même et déballe tout de suite le fromage. Il a vraiment faim. Il dit à peine au revoir. Mais c'est pas grave.

L'autre fonce vers son quai. C'est pile poil l'heure. Mais heureusement, c'est un train. Il a donc du retard. Juste le retard dont il avait besoin pour ne pas le rater.

Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl

ont collaboré à cet article

Marc Chambeau

rédaction et administration

2 rue Tarvisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | travailler-le-social .be

éditeur responsable

Marc Chambeau , Marina Cox , Brigitte Delforge , Bénédicte Legrand , Bénédicte Roy et Dominique Simon

secrétariat de rédaction

Xavier Briké , Marc Chambeau , Isabelle Lacourt , Bénédicte Legrand , Anne Rakovsky

conception et réalisation graphique

Marina Cox et Dominique Simon

© Travailler le social asbl , 2025

ditai-ent et ils pou-
vaient trouver les
moyens pour faire
les déplacements
et venir rendre vi-
site au gamin. De
ces quelques vi-
sites, il a plutôt
un bon souvenir,
même si c'est très
vague. Il se sou-
vient du père qui
lui serrait la main.
Il se souvient qu'il
avait des larmes au
bord des yeux, son
papa. Il se souvient
de sa maman. Qui
le prenait dans ses
bras. Qui lui cares-